

GEORGES LIMBOUR

Lettres à Théodore Fraenkel

présentées par Martine Colin-Picon

La rencontre entre Théodore Fraenkel (1896-1964) et Georges Limbour (1900-1970) est officiellement fixée à 1925. C'est en effet à cette date que Théodore Fraenkel fait la connaissance d'André Masson alors que Limbour fréquente l'atelier du peintre et le groupe de la rue Blomet depuis 1922. Cependant, rien ne prouve que le poète n'ait pas croisé, Fraenkel, médecin des surréalistes en se rendant — à partir de 1922 — aussi assidûment que discrètement rue Fontaine.

Dès 1907, Théodore Fraenkel se lie à André Breton au lycée Chaptal, il est plus tard son condisciple à la Faculté de médecine, puis le rejoint à Nantes en 1915, et enfin le retrouve au Val-de-Grâce avec Aragon en 1917. Très tôt, il participe aux publications Dada. Proche du groupe surréaliste, il s'en éloignera en 1925.

En octobre 1930, le poète-aventurier Georges Limbour est nommé professeur à Varsovie après avoir exercé trois ans en Egypte (1926-1929). De retour à Paris, durant les mois qui suivent, il fait des traductions pour la revue Commerce. C'est là qu'il côtoie Saint John Perse.

*C'est dans un échange épistolaire tout à fait singulier, que s'établit, à distance, un jeu complice entre Limbour et Fraenkel. Limbour fournit des scénarios, Fraenkel fidèlement dessine. On ne connaît pas la règle du jeu, mais le dialogue est éloquent et le ton pimenté! Le choix de ces lettres (entre 1929 et 1934) révèle en Théodore Fraenkel, un caricaturiste de talent. Les images qui auraient pu illustrer le dialogue — et l'on peut regretter ce manque — sont introuvables. On verra que sarcasme et l'ironie rapprochent très sûrement les compères. Cette rencontre dans le rire est le signe qui les unit et rend possible cette fusion du texte et de l'image. Mais Limbour reconnaît d'autres qualités à Théodore Fraenkel, celle de la parole et celle, muette, de l'écriture. Lorsque, lecteur de l'*Ulysse* de Joyce, Limbour indique sur le mode plaisant à son ami « ce qu'il y a de stupéfiant c'est de voir comme il vous imite! on dirait qu'il vous a entendu parler ou lu quelques phrases vôtres typiques et qu'il vous chipe vos trucs », nous savons que son accent est sincère.*

À tort ou à raison.

Martine Colin-Picon

*Lettre à Théodore Fraenkel datée du Havre,
17 septembre 1929*

Cher et excellent docteur,

Merci d'abord pour votre tableau *Le retour de l'enfant prodigue* qui, je l'espère grâce à des protections, Kahnweiler et autres, sera bientôt au Musée du Louvre. Le chef-d'œuvre ne semble cependant pas avoir plu au chef des armées et de la famille, car vous savez que le rêve et l'ambition de ces hommes rigides et sévères, sont, d'être représentés sous des traits doux, souriants, aimables et débonnaires. Les bourreaux de la discipline se croient en effet de bons apôtres et s'imaginent dans la simplicité de leur cœur dur, qu'on devrait tomber, fondu d'amour et tout en larmes, à leurs pieds.

Quant à la mère, vous l'avez peinte, monsieur, avec un grand souci et une grande vérité des vertus maternelles, un peu en arrière de son époux, comme une femme soumise et qui respecte sa colère, mais attendrie cependant, et joignant les mains en signe de remerciement pour le ciel qui lui ramène un fils si prodigue et [pleine] de compassion pour cet enfant qui a si mal usé de ses bontés. Lui-même, enfin, vous lui avez donné cet air, sinon repentant, du moins plein d'humilité, de celui qui retourne à la demeure ancestrale, les mains vides et portant sur son visage les signes de sa dégradation.

Ce sont de telles qualités qui permettront à cette composition de figurer dignement à côté des plus hautes œuvres de l'esprit dont le but moral a été pleinement atteint et qui peuvent exercer sur les âmes une salutaire influence.

Nous espérons que vous expérimenterez bientôt l'agrément de la mécanique et prouverez bientôt l'utilité de l'automobile en nous faisant une visite. Vous trouverez ici, au bord de l'eau, un canot absolument étanche, toujours garé à 3 mètres de l'eau dans lequel vous pourrez prendre place, exercer la vigueur de vos bras et goûter les plaisirs de l'eau, ceci gratis, autant de temps que vous désiriez y rester, la distance d'ici Paris n'étant que de 228 km, et la route Paris Deauville, s'écartant de la

route Paris Le Havre dès avant Mantes, vous voyez qu'elle ne sera pas encombrée, d'autant plus que la saison est depuis longtemps passée.

Vous profiterez des grandes marées qui sont un des plus beaux spectacles de la nature, car, à ce moment, les eaux, si la mer est haute, débordent de leur rivage habituel, envahissent les chaussées et montent sur les quais, et, si elle est basse, provoque un plus beau paysage encore, découvrant à perte de vue des sables, des rochers pleins de moules, de crabes, d'étrilles, de homards et de bêtes de toutes sortes qu'on pêche alors en grande profusion, et faisant échouer les navires sur les bancs de sable. Voilà pour si l'atmosphère est douce et que les vents sont tranquilles, mais pour peu que les lieux noircissent... à bientôt cher docteur.

G.L.

Lettre du 3 novembre 1929

Grand artiste Polonais,

Je me félicitais cette nuit dans les intervalles de mon sommeil, de la beauté du grand enterrement que je vous ai demandé. Lorsque je vis distinctement la scène que voici, inspirée par des événements qui s'étaient déroulés l'après-midi même et que j'aimerais vous voir fixer sur le papier.

Une immense chaudière, de la taille de ces cuves dans lesquelles les vigneronns écrasent le raisin, fumait devant moi, vêtu de ce beau manteau que j'appellerai votre pardessus. Un liquide noir comme de l'encre, ou le liquide que secrètent les poulpes géantes, noir comme le sang pourri qui a séjourné plusieurs jours dans les veines des vieillards morts, noir comme vos propres desseins lorsque descendant vers trois heures du matin la rue St Sulpice, vous vous disposez à entrer dans la rue du Dragon, bouillait dans cette chaudière. Or ce liquide n'était que de la teinture semblable à la couleur marginale de ce carton et consacrée à l'expression du même état d'âme. En effet, ma soeur avec des mains de harpies une frénésie de sorcière, une rage véritablement apocalyptique, se saisissant de tout ce qu'elle pouvait trouver dans la maison en fait de vêtements linge et

étouffes les jetait dans cette bouilloire d'où mon frère, qui se trouvait de l'autre côté du liquide, vêtu en Méphistophélès, quoique fumant la pipe olympiennement, solennel et d'un calme qui contrastait étrangement avec le délire de l'endeuilleuse, les retirait un à un teints et noircis, dégoulinant, au bout d'un long bâton. Or j'étais occupé à regarder ce spectacle, d'un peu loin, de façon à n'être pas taché par les écla-boussures, et heureux ou plutôt amusé comme un ogre qui voit qu'on lui prépare une bonne pâture dans une grande marmite, quand tout à coup l'endeuillante harpie m'aperçut, moi et votre pardessus et soudain s'écria: «Tu ne peux rester avec ce vêtement scandaleux qui répandra la honte sur le cortège: défais-le, à la bassine, à la bouilloire, à la teinture». Mais moi je protestais et demandais, suppliais qu'on épargnât un aussi bel ornement. Alors le petit gnome endeuilleuse femelle me saisit dans ses bras et voulut me jeter tout vif et tout empardessusé dans le sombre liquide.

Je crois que pour traiter un aussi dramatique sujet, il vous sera nécessaire de faire deux panneaux, selon les 2 parties du récit que je viens de vous faire.

Je vous crie: «au travail, à la plume, à la toile», du ton dont on me criait: à la bassine, à la bouilloire, à la teinture.

Et nous vous disons, moi et mon excellent manteau
À bientôt

George Bruce and Scott¹

Le Havre, 5 novembre 1929

J'ai eu à maintes reprises l'occasion et l'honneur de vous commander, soit pour la décoration de mon hôtel particulier, soit pour celle de la salle d'honneur de notre état-major, des tableaux, des fresques, qui, s'ils firent votre gloire de peintre servirent également ma réputation de mécène. Permettez-moi cependant aujourd'hui, à l'occasion de votre dernière fresque qui tout en rappelant l'enterrement de Monsieur Santorgues que

1. «George Bruce and Scott» était un tailleur du quartier de l'Opéra, peut-être celui attiré de T. Fraenkel?

nous avons admiré au Louvre, ne surpasse pas, (j'en suis confondu d'ailleurs) la belle œuvre de Courbet, de vous envoyer par le même courrier, dans son triste et douloureux rectangle noir, la liste des personnes que j'aurais aimé voir figurer sur le tableau que, dans un touchant élan de sympathie, et sans que j'aie eu besoin de vous le demander, vous m'avez de vous même envoyé. Quoi! Vous toujours si débordant d'imagination, vous, dont l'esprit aux si majestueuses conceptions ne sait rien entreprendre d'étriqué, d'avare, de parcimonieux et pour tout dire de pauvre, avez-vous pu penser qu'une personne de la famille du colonel de St Lourd Lourd², une vénérable Lourde-Lourde, (ayant d'ailleurs plusieurs fois accompli ce pèlerinage) pût quitter ce monde et gagner sa dernière demeure suivi de si peu d'amis, elle qui n'avait jamais eu d'ennemi, et dans une si malheureuse guinbarde (passez-moi le mot) qu'on la croirait d'un enterrement de troisième classe? Avez-vous cru qu'elle pût s'en aller, honorée de moins de couronnes qu'une malheureuse orpheline décédée tristement chez les sœurs, et qu'on eut pu se contenter, pour mener ce grand deuil, d'un malheureux abbé tout boursoufflé par les repas offerts chez les paysans, et dont le petit village de Ploermel ne voudrait pas pour diriger son tiers de paroisse? Non, cher Maître (et ami du reste comme auparavant), je ne puis comprendre comment l'imagination a pu vous manquer à ce point? Car si les choses de la Mort peuvent vous être étrangères, la grandeur et l'orgueil qui s'attachent à un grand nom ne devraient pas de vous rester méconnues.

(Hélas) ne vois-je pas trop sur quoi ou sur qui vous voulûtes par excès de sympathie, car je ne puis supposer chez vous une si plate et si maladroite flatterie, faire reposer l'intérêt de votre composition? C'est de moi, de mon humble personne, que vous désirâtes faire le centre de votre tableau; qu'importait à votre dessein les couronnes, le char, les pleureuses, du moment que je marchais dans cette foule; et moins le char attirait les regards par sa richesse et sa splendeur, moins une foule nombreuse me

2. On aura reconnu l'allusion à Saint-John Perse (Alexis Saint-Léger Léger).

cachait dans son sein innombrable, et plus distinctement le spectateur me discernait.

J'espère donc, cher maître et ami, que vous voudrez bien vous inspirer de la liste des personnages que je vous envoie pour illustrer d'une plus convenable et décente manière un si regrettable et douloureux événement, de façon que l'enterrement du Comte d'Ormont, que j'ai vu au musée de Madrid ne puisse plus surpasser en beauté votre conception et que je puis m'écrier en le voyant: ah! que voilà du Fraenkel, du vrai, du grand, de l'authentique Fraenkel dont je reste l'indéfectible ami et le si généreux mécène!

Colonel de St Lourd Lourd

Lettre sans date (vers 1929?)

Cher Doc,

Je vous remercie de votre petit envoi long à me parvenir ou plutôt à prendre en mains; le facteur ne me trouvant jamais pour signer. Je ne savais trop ce que c'était, car je ne suis pas habitué à voir mes écrits voyager en recommandé, pas plus que moi en sleeping. Je suis très honoré de ce train confortable que vous leur avez assuré et je vous remercie de vos diverses réflexions: oui il faudra faire un contrependant, j'y songe bien. Le Courbet dont vous parlez est en effet fort surprenant, à maints points de vue. Ça aurait été bien, comme vous le suggérez, de faire suivre aussitôt le Jean Dubuffet des T.M. [*Temps Modernes?*] d'un petit exercice fort différent, mais outre que je suis un peu paresseux, je manquais de temps.

Pour votre garage du Havre: il est probable que mon frère partira en voyage en août, et donc son garage sera libre. Il y aura sûrement à sa maison son beau papa qui pourra vous ouvrir. Ce garage se trouve à Ste Adresse 6, rue des Guêpes (contigu à la maison). Un point noir: ce beau papa est susceptible d'un cancer. Peut être sera-t-il mort à cette époque? Ou peut-être alors mon frère ne pourra-t-il pas? Dans ce cas il vous indiquera le garage le plus économique. Je l'ai averti et vous

donnerai d'autres précisions. Je vous verrai d'ailleurs avant votre départ, car je dois passer à Paris vers le 1 ou 2 août.

Si je vous dis qu'il fait un temps déplorable ici c'est pour vous dire qu'il fera probablement meilleur en Islande. A bientôt et amitiés.

G.L.

Sur papier à en-tête du Grand café des Deux Maronniers, 38, boulevard Rochechouart, Paris

Un jour sur les rives du Nil
cheminait le sombre docteur
Rageant de grogner moins qu'eux, il
suivait des chameaux très râleurs.
Comme il sautait, ce promeneur,
de très hautes sautes d'humeur,
bonds admirés par qui connaît
l'excellent docteur polonais!

«Je n'irai pas aux pyramides,
non, c'est du trop petit baroque;
les gratte-ciel les intimident
et ça me dégoûte New-York.
Je n'irai pas! je n'irai pas!
Merde, qu'est-ce que je fous là?»
Ainsi tout seul il marronnait
l'excellent docteur polonais.

Comme toujours dans ses poches
Étaient les aiguilles sorties
des tombeaux des dynasties
couvertes de rouilles et d'encoches:
dont hardiment il vaccinait
piquait et repiquait les fesses
des princes et des princesses,
l'excellent docteur polonais.

La princesse Abrid-eb-el-Bit
qui raffolait de ses piqûres
l'entraîna, dans sa propre fuite
vers les géants de granit pur.
«Vois les colosses de Memnon:
ils sont plus durs que le canon.
Je veux que tu me les vaccines
De tes polonaises médecines».

Il prépare donc, le docteur,
ses plus légendaires aiguilles
Celles qui font couler la sueur
De la chapelle à la Bastille.
«Les cuisses sont de pur granit,
dit la belleAbrid-eb-el-Bit
— Je vais quand même éperonner
Dit le Bon docteur polonais.

Et la seringue en s'enfonçant
Sans se casser la moindre dent
Fit gueuler le rocher lui-même,
et Memnon devint tout blême.
On vit le docteur arracher
L'aiguille de l'antique fesse
Avec des morceaux de rocher.
Et s'évanouit la princesse.

Alors l'antique et fier colosse
Se mit à courir dans la plaine
Hurlant comme un pauvre gosse
A qui l'hôpital a fait peine.
Ce que le temps n'avait pu faire,
Ni même les dieux couronnés,
Il l'avait fait de mai, d'enfer
l'Excellent docteur polonais.

Lettre datant probablement de 1930³

Pour remercier le docteur polonais de l'envoi de sa seconde planche, représentant: «Le coup du pain»

Eloge et persiflage

On pourrait se demander quel
Dessinateur encore existe
Qu'on puisse nommer humoriste
Si l'on ne connaissait Fraenkel.

Or, je veux faire son éloge
Mais non comme Saint John Perse
Car il faut un regard qui perce
Pour voir où son talent se loge.

Non! je ne sais sur quoi se basent
Des gens élaborant sans cesse
Des génies comme la Princesse
pour porter aux nues l'Anabase.

Je lie davantage Commerce*
avec celui de Xénophon
Anabase lisible à fond
où d'ailleurs il parle des Perses.

Pour cet éloge du Docteur
Va-t-il falloir me mettre en perce
Comme un tonneau ou St John perse
puis m'égoutter dans la douleur?

Andromède et Persée, venez à mon secours!
Si la Grèce a souffert des trois guerres de Perse,
Des dix mille expédiés, j'ai suivi le parcours:
Mourant, j'ai retrouvé l'océan qui me berce.

3. Limbour fait des traductions pour *Commerce* à partir de 1930.

Princesse, l'était-elle qui m'imposa ces guerres?
j'ai souffert de la soif sur le sable étranger
pour reconnaître enfin, après tant de misères
que Perse n'était pas et n'était que Léger..

On s'exerce, Xerxès, aux guerres que tu livres
C'est un jeu dont on sort en criant "thalassa!"
on ne s'aguerrit pas aux rigueurs de deux livres,
- A moins qu'un chèque sûr ne nous matelassa
Le sol.

Ne parlons plus de ce rébut
Car l'Orient, malgré lui, persiste
Et revenons à notre but:
L'éloge du bon humoriste

Et tant pis s'il dit que j'exerce
ma plume et que ça lui fait tort,
connu, je ne suis pas encore
Et c'est à peine si je perce.

Hélas! je signe Saint Lourd Lourd.
Si je veux le prendre en tutelle,
car si lui se nomme Fraenkel
je ne suis que Georges Limbour.

Et mon adresse est si petite
à le vanter comme il convient
que si je décris son mérite
moi-même je décris le mien.

* Ne pas lire: Je lis davantage *Commerce*.

Lettre datée du Havre, le 5 mars 1930

Cher Bon* Docteur,

Je ne pourrai vous mener en Flandre car je n'aurai pas de
petite auto. Mardi P.M. mon déjeuner a mal coulé, mes boyaux

réclamant le vôtre. Je quitte ce pays vendredi matin car je dois arriver à Bruxelles vendredi soir, car Petit-Morand⁴ vous a peut être écrit on dit qu'elle devait rentrer en vitesse pour jouer *Primrose* et je dois vous dire — car j'avais oublié — que le petit omnibus haurais devait nous montrer la Flandre entière, Bruges-la-Morte où Rodenbach-à-sang-de-lapin contemplait les fenêtres des petites religieuses; Anvers-la-Tabassarde, où P. M. Orlan etc, Liège — L'Entre-deux-Eaux où les Ludions montent et descendent, Gand où il y a tant de fabriques et de magasins avantageux et où l'Université, Wallonne sais-tu jusqu'ici, est devenue Flamande tout à coup. Mais pas de petit omnibus et partout plus de Flandre. L'imagination ardente de Petit-Morand, dès que j'avais proposé *Dixmude* à cause des marins, avait aussitôt, toute animée des anciens rêves de *Don Quichotte* et ravie par les Moulins, voulu pousser jusqu'à Amsterdam où je la voyais visitant les églises, une tulipe à la main, et pour peu qu'osant tout à cause d'un seutier au restaurant *Cherche-Midi* à 18 heures, j'eusse dit innocemment: *Hambourg* n'est pas loin, nous y étions. Mais suren-chérir, l'absence du petit autobus haurais nous permettra seulement de — chérir je dis. Donc, pour en revenir au but de cette lettre, je vous téléphonerai vendredi midi, peut être pourrons-nous déjeuner ensemble. Amitiés.

G.L.

* Les *Eu-ménides* se penchèrent sur son berceau et le comblèrent de leurs dons.

Lettre datée de 1930

Cher Docteur,

Je vous remercie des divers paquets que vous m'avez envoyés. En récompense, je vous envoie votre dû de ce mois. A ce propos, j'ai eu bien peur il y a quelques semaines, j'ai reçu de la

4. «Lucienne Morand» est le nom de scène qui désigne Bianca, comédienne de la troupe de Charles Dullin, épouse de Théodore Fraenkel. Limbour et Fraenkel l'appellent «Petit-Morand» entre eux.

Maison Gallimard un petit relevé de mes comptes se résumant par une créance de 10.000 frs.! Je me demandais si le prochain chèque arriverait. Mais vous le voyez le distributeur marche toujours.

Je vais vous envoyer une montre — non à titre de cadeau, mais pour que vous la donniez ultérieurement à Petit Morand afin qu'elle me la rapporte [...]. Je vous renverrai par la même voie *Le Serpent à plumes* etc... car vous savez que Paule Vézelay souffre de se séparer de ses livres comme de ses enfants.

J'ai reçu diverses illustrations de P.M. pour continuer ma collection.

Amitiés.

Limbour

Lettre sans date (vers 1931)

Cher Docteur,

J'ai reçu le lendemain de mon retour vos réflexions juvo-fantomatiques. Je suis revenu tout juste pour mettre dans le train la moitié du contingent féminin du ghetto. Les autres ont dissuadé la Grosse Bêba de vous téléphoner dès son arrivée pour vous montrer la défense qu'on lui a extraite du bassin. Je pense d'ailleurs que ses occupations amoureuses vous laisseront quelque répit.

Je me repose avant de reprendre mes occupations professorales, des longues marches que j'ai faites sur les asphaltes de Berlin, et sur les feuilles pourries des bois, aux bords des lacs environnants qui sont très jolis, sans oublier les parquets des musées. Je suis chaussé d'une vieille paire de souliers vernis écaillés, en attendant que mes talons tout éculés soient redressés. Je me suis préoccupé de ma kulture en écoutant quelques opéras de Wagner et j'ai été obligé d'entendre dans les cinémas des petites causeries sur Goethe illustrées de portraits du poète à différents âges de sa vie, de ceux de ses dulcinées et de quelques petites villes d'Allemagne. Partout on livrait à l'appétit intellectuel des allemands les œuvres de ce grand Dichter, même celles dont je ne connais pas le nom et les annonces de ces pieuses

réjouissances étaient inscrites en si grandes lettres sur les murailles, que j'ai pris tout d'abord Egmont pour un concurrent d'Hitler, et Goetz de Berlichingen pour un rival du Kronprinz. Mais mon ignorance de la langue m'a préservé de prendre rang parmi les laudateurs de la N.R.F. Je dois dire que N.S.J.C⁵. faisait de la concurrence au poète et de dépit a fait fermer durant plusieurs jours les portes de ses temples profanes.

Je vous expédierai dans quelques jours M^{elles} Kacenelenbogen⁶ et Bernstein qui ont repris des couleurs et des réserves nutritives. Leurs mères les ont dotées d'un équipement polonais tout nouveau pour le printemps.

J'espère que vous allez secouer votre paresse.

Votre I.⁷

Lettre sans date (vers 1931)

Cher Docteur,

Je suis en train de maltraiter Salacrou. C'est-à-dire que je fais le fameux article qu'il me demande depuis 10 ans, mais plus particulièrement depuis 6 mois. Pendant les 5 minutes que je l'ai vu ces temps-ci à Paris, il m'a tout spécialement dégoûté car j'ai eu l'impression qu'il recherchait surtout parmi les hommes les pondeurs d'articles. C'était peut être exagéré de ma part. En tout cas j'ai toujours plus que détesté ses personnages et voici le stratagème dont j'use pour les ridiculiser. Je feins de croire que l'auteur est un humoriste, que son personnage est une caricature d'une certaine sorte de soi disante inquiétude fort méprisable. Ridicule comme son Auguste. Ceci admis, je fais remarquer avec quel *art* il nous le rend comique et haïssable (je parle là du pont de l'Europe, du Patchouli et de cette autre clownerie: Tour à Terre. Seulement je me demande si je n'ai pas surchargé ses drôles de vertus seulement propres à l'auteur. Heureusement, j'avais donné ces lectures à faire à mes élèves

5. Notre Seigneur Jésus-Christ.

6. Future Lydia Cassin.

7. Iquet ou Sobriquet est le surnom moqueur que Théodore Fraenkel a donné à Georges Limbour, qui n'est pas connu pour avoir été sobre.

pour les faire pouffer un peu. L'effet ne fut pas celui que j'attendais, un peu de plus elles se seraient jetées au cou de ces maniaques. Ces jeunes gens sont depuis longtemps à Paris, mais il reste une petite bonne femme qui ne fut pas de mes disciples et que sa laideur me força à fuir longtemps, par la suite j'ai remarqué qu'elle était très très intelligente et comme elle est expert en salacroulade, elle sera capable de voir — car je ne vais pas décidément tout relire — ce que j'attribue aux Héros et qui est purement vertu personnelle du monsieur (car je les ai toujours confondus).

À ce sujet, je voulais vous dire aussi qu'une de ces jeunes filles m'a demandé où elle pourrait trouver *Soleils bas* et je n'ai pas voulu lui dire que vous pourriez les lui prêter, sans vous consulter. Ce n'est pas du tout le genre de la téléphoniste, et si ça ne vous fait rien, vous pourriez lui dire de venir vous les emprunter. Elle ne manquera pas de vous les rendre intacts. Elle a beaucoup de qualités et si vous la faites venir à l'heure de la calsultation, elle pourra vous distraire quelques minutes en vous dépeignant la vie de notre école mieux que je ne saurais le faire. J'insiste sur son extrême discrétion, car l'autre avait de quoi effrayer. Elle habite chez Mme Gauthier, 6 rue Quatre-fages, Paris.

Ne renvoyez pas le cache-nez, car il y aurait des frais de douane. On verra pour une valise diplomatique dans quelques temps, avec la prochaine provision de tabac.

Votre I.

Lettre sans date (vers 1931)

Cher Docteur,

J'ai reçu vos maints cadeaux par l'intermédiaire de vos évangélistes. Je n'ai pas vu la demoiselle qui va renforcer le contingent des explorateurs. Les demoiselles m'ont semblé moins gaies que de coutume et je n'ai pu en tirer grand'chose, sauf de M^{elle} Kacenelenbogen qui parle de vous avec encore assez de terreur, mais qui semble avoir pour vous une grande sympathie. Pour la récompenser je lui ai montré les caricatures que vous m'aviez

envoyées durant ce trimestre. Elle paraît avoir conservé toute sa bonne candeur. Elles ont tenu à vous mettre un petit mot collectif, bien que ne sachant trop quoi écrire à un tel docteur; je vous l'envoie toujours. Cette arrivée a été l'événement le plus marquant de cette semaine, quoique naturellement pas particulièrement drôle, comme vous le concevez. Si j'avais eu quelque argent, je serais bien allé vous voir, car cette année les fêtes de la dictature précédaient de peu la retraite religieuse, notre maison d'éducation sera fermée 8 jours de plus. Je ne sais où je pourrais aller pendant ce temps. Aussi garderai-je encore vos frs 500 qui pourront me donner des idées, une lettre familiale me dit que M. Salacrou père a déclaré au mien que le fiston avait «fait» le mois dernier 40.000 frs à Londres avec la *Vie en rose*. Croyez-vous cette chose possible? Peut-être y a-t-il eu confusion de roses, et s'agissait-il de Marie⁸? J'espère que vous boirez du bon marc à la prochaine occasion?

J'attends la lettre annoncée et vous envoie mes amitiés.

G.L.

Lettre sans date (1931?)

Cher Docteur,

Je me demande pourquoi je ne vous écris pas plus souvent, car je trouve très agréable de recevoir des lettres. C'est que ces derniers temps, mon «travail de géant» m'a tout-à-fait accaparé. Aussi ai-je fini hier soir la traduque de M. Lawrence qui partira enfin à tout jamais lundi matin. Il est vrai qu'elle reviendra encore sous forme d'épreuves.

Je reçois aussi de temps en temps des lettres de Melle Kace etc... fort amusantes. Cela me rappelle — mais plutôt par contraste — l'arrivée à Paris avec le futur dramaturge S.⁹ qui avait couru de nuit chez le marchand acheter l'uniforme traditionnel: lavallière et chapeau à larges bords. Il est vrai que j'ai moi aussi porté un chapeau d'assez belle envergure mais pas si noble. Il rêvait d'une cape pour compléter sa tenue, et sans

8. Allusion à la lotion

9. Il s'agit d'Armand Salacrou.

doute que de l'épée, il en rêvera bientôt dès que l'abbé Brémont aura institué le Drame pur. Les conseils aux jeunes, d'après ce que vous m'en dites, ne sont pas de ceux qu'il aurait aimé recevoir à cette époque: n'empêche qu'il les aurait suivis. A ce propos un certain dégoût m'a retenu de relire le petit article. Ce sera pour mon dimanche après-midi, car les films sont pour l'instant assez piteux. On ne voit qu'un grand héros de l'écran français Called Henry Garat et qui est assez abject. Aussi je vais plutôt au concert où je dors parfois à l'aise. Le concert ouvre en effet ici ses portes comme le cinéma et on n'a pas l'impression d'aller à la messe.

Toutes mes amitiés.

G.L.

Lettre du 1er janvier 1932 accompagnée de l'article sur Armand Salacrou

[...] Il aura mis environ un an à être écrit et à paraître. Je ne pouvais me décider à l'envoyer, car c'est un écrit de Jésuite, et la façon dont je feins d'interpréter les œuvres du Maître ne peut pas faire illusion. En tout cas, je ne me reproche rien...

Carte postale de Berlin adressée à Monsieur le Docteur Fraenkel, 3 rue Ordener, Paris, cachet de la poste: 1er avril 1932

Cher Docteur, la difficulté de se procurer ici du matériel pour écrire m'a seule empêché de vous donner de mes nouvelles d'ici où je suis depuis quelques jours, mais d'où je vais repartir bientôt. La nécessité de changer un peu d'air. Je n'ai rencontré ni hitlériens, ni pédérastes ni M. le Vice. Je ne les ai d'ailleurs pas cherchés. Je vous donnerai plus longuement, dès que j'aurai plus de place, des descriptions plus précises. Qu'auriez-vous fait ici, je me le demande. La façon de passer le temps n'est très variée nulle part et les visites des villes me rappellent toujours les manœuvres militaires.

Votre I.

Lettre datée de 1932

Cher Docteur,

D'abord je vous explique ces différents envois, pour lesquels j'ai dû prendre des avances au patron, mais cela semble urgent. Voulez-vous toucher le chèque et envoyer les 500 francs à ma sœur: Andrée L. Lycée de *Jeunes Filles*, Chartres. Et d'un! La petite note verte vous indiquera l'usage à faire du reste. Il doit y avoir une moitié: 315,45 pour 1931, plus 10 % de supplément, je pense, comme punition pour ne pas avoir réglé l'année dernière — puis les autres 315,45 sont je pense, pour jusqu'à la fin de 1932. — Malheureusement je n'ai pas ici de petite monnaie. Mais peut-être pourriez-vous charger la Grossesse puisque c'est son quartier d'aller régler et d'avoir des explications.

Vous me demandez dans votre dernière, ce que je fais pour parer aux lenteurs du temps. Vous l'avez deviné: peu de gens pour discuter le coup. Mais dans quelques jours j'expédie les kilos de traduction à la N.R.F. Si j'avais été à Paris j'aurais pu peut-être me faire donner davantage, car l'œuvre était particulièrement longue et valait bien deux volumes. Malheureusement j'ai tout l'air d'avoir perdu le contrat signé de la main de M. Gallimard et je ne sais au juste pour combien c'était entendu.

À part cela, mon Jacob Boehme est James Joyce *Ulysse* que je n'avais pas lu et qu'on m'a prêté. Ça me sert pour le soir et m'amuse assez. Ce qu'il y a de stupéfiant c'est de voir comme il vous imite! On dirait qu'il vous a entendu parler ou lu quelques phrases vôtres typiques et qu'il vous chipe vos trucs. Cela aussi m'amuse fort.

Votre I.

Le petit papier vert que j'ai oublié arrivera séparément.

Lettre datée dimanche (1932)

Cher Docteur,

Ci-joint le petit papier vert. — Vous l'avez dit: l'article c'était du jésuitisme — mais du mauvais. Je pensais vous le mettre

avec cette lettre mais il faut encore que je le revoie et j'ai préféré ces jours-ci faire ma traduction — ce qui est moins ennuyeux, moins immoral — et sera sous peu plus rémunérateur: il en est grand temps. Ne dites pas au grand tragique, que Paulhan n'a pas encore ce Loyolisme — comme c'est tout proche de loyalisme, un petit rien! — entre les mains. Il en mourrait de déception et de chagrin.

Mille amitiés.

G.L.

Beaucoup de retard parce que j'avais perdu le petit papier vert: il était dans ma poche.

Lettre datée du 1er mars 1932

Cher Docteur,

J'espère que ce n'est pas la maladie qui vous empêche d'écrire? J'ai reçu miraculeusement cette semaine, une lettre accompagnée d'un dessin, sur le sort duquel vous vous inquiétiez. Après avoir erré quelques semaines je ne sais pour quelle raison, cette lettre est arrivée chargée d'un tas de cachets et de réflexions en langue indigène empêchant presque de lire l'adresse, et indiquant probablement les causes de ce retard. Enfin cette actualité m'a fort égayé et je vois que vous êtes plus renseigné que moi sur les faits notoires de cette ville. J'espère qu'aucune autre de vos œuvres n'aura été perdue et que si vous aviez été quelque peu découragé par le sort probable de celle-ci, vous allez retrouver votre ardeur et votre ingéniosité.

J'ai reçu aussi un livre dédicacé de M. Jouhandeau, ce qui m'a assez surpris, car comme il est fort susceptible, je pensais qu'il m'aurait gardé grief de m'être si peu inquiété de lui ces derniers temps. Ce livre s'appelle *Éloge de l'Imprudence*.

Je n'ai plus de nouvelles de mes «Éloges du patchoulisme», mais je pense que l'intéressé doit maintenant les connaître. Qu'en savez-vous? J'ai aperçu que le dernier numéro de *Bravo* chez le libraire contenait une réédition «populaire» du Pont de l'Europe, avec — retenez-vous! — une *nouvelle* préface! Un

académicien n'en écrit pas davantage pour toute une génération à recommander.

J'espère avoir bientôt de vos nouvelles et vous envoie mes amitiés.

G.L.

Lettre sans date (1932)

Monsieur le Docteur,

Je tiens à vous féliciter de vos connaissances géographiques et de la découverte dont vous venez de faire profiter cette branche du savoir humain et du nouveau sonnet dont vous enrichissez notre littér[ature]. Dussiez-vous n'en faire jamais d'autre, il vous apportera l'immortalité, comme le sien le fit à Arvers¹⁰.

On m'apprend que la Grossesse Nerveuse¹¹ est devenue trésorière d'un riche établissement. Elle y tient le croc à phinances. C'est là une fort belle et honorante situation, monsieur. Elle prouve l'estime dans laquelle est tenue cette jeune personne.

Je suppose qu'elle vous a rendu son tablier et son croc à phinances; bref que vous couchez sur votre lit. Je vous enverrai peut-être une petite collection de cartes polakes, comme j'en ai fait l'envoi à Mme de St Morand; mais avant je veux vous expédier de ces superbes crocs à phinances que j'ai vus exposés à la devanture d'un marchand d'outils chirurgicaux. Le manche en est de cuir de Russie repoussé et finement travaillé. Je vous prierais d'en faire l'offre à la nouvelle tenancière.

Ce matin, je me promenais du côté de la prison et j'entendis de grands hurlements d'épouvante. Le peuple s'était ramassé autour des murs et poussait des cris de révolte. Une sorte de Sade criait de son cachot: on va supplicier les prisonniers. Bien que je pressentis que le peuple pour manifester son mécontentement n'allait pas tarder à chanter la Marseillaise, je surmontais cette appréhension et courais avec les émeutiers, car j'ai toujours été partisan comme vous le savez des idées libérales. Je voulais interroger mon voisin, mais comme je ne sais pas le

10. Le sonnet d'Arvers.

11. Il pourrait s'agir d'Adrienne Monnier.

polonais, je l'ai questionné en allemand. Il m'a répondu qu'on amenait à la prison les nouveaux instruments de la chambre des aveux spontanés! Ma fureur ne connut plus alors de bornes et je fus porté aux premiers rangs de la populace en armes. Je vis alors les gendarmes, sous les ordres du Kiapski polak, amener dans la prison 4 grandes baignoires, d'où l'on dit qu'ici, la vérité sortira désormais toute nue. Je fus obligé de m'enfuir rapidement, car dès que les baignoires eurent été descendues des voitures qui les avaient apportées et où elles étaient recouvertes d'une bâche; le peuple les regarda défiler en chantant la Marseillaise.

Voici, Cher Monsieur le Docteur, les faits les plus saillants de cette semaine. J'espère que vous avez offert vos clous à M. Chiappe pour en faire des passages pour piétons sur la voie publique et je vous envoie mes salutations.

Iquet